

Né en 1941, Gheorghe Săsărman a une formation d'architecte. Il fut un représentant majeur de la SF roumaine des années 1960 à 1980 avant de faire partie en 1983 de la poignée d'auteurs de SF – Camil Baciuc, Sergiu Fărcășan, Georgina-Viorica Huber et Adrian Rogoz – qui avaient fui un régime de plus en plus tyrannique et ubuesque. Réfugié en R.F.A. (où il demeure et dont il est devenu citoyen), il fut le seul à poursuivre sa carrière d'écrivain, réécrivant certains de ses textes entachés par la censure communiste. L'Évasion d'Algernon (dont existe une traduction anglaise) remporta en 1980 le prix Eurocon de la meilleure nouvelle. Contrairement à Planète de Vie (1967), présenté dans le précédent Dimension Antarès, ce n'est pas une histoire d'exploration planétaire mais un récit-devinette. Naturellement, son titre se réfère à Flowers for Algernon (tr. Des Fleurs pour Algernon) de Daniel Keyes, dont il partage le caractère intimiste.

Gheorghe Săsărman : L'Évasion d'Algernon

- I -

On l'a baptisé ainsi parce que David avait lu une fois une nouvelle à propos d'une souris qui s'entraînait dans un labyrinthe et s'appelait Algernon. Monsieur Klein m'a avoué plus tard qu'il avait hésité quant à l'opportunité d'approuver un tel choix. Tout d'abord parce que la nouvelle en question relatait l'échec d'une expérience, ce qui pouvait ne pas être de meilleur augure pour leurs propres recherches. Ensuite, parce que ce nom lui semblait de ceux prédestinés tout exprès pour se singulariser ; or il ne passait pas pour un adepte de l'originalité à tout prix. Enfin un nom aussi rare aurait pu cacher Dieu sait quelles significations et il n'aurait pas fallu s'étonner si celles-ci, s'insinuant de la sorte dans la vie du laboratoire et dans leurs rapports coutumiers, leurs causaient des désagréments. Mais après que David, qui s'était procuré un dictionnaire, lui eut montré noir sur blanc que ce nom provenait du vieux français *al grenon* – ce qui voulait dire à *moustaches* – et après s'être lui-même convaincu qu'une telle signification ne pouvait en aucun cas être interprétée de façon tendancieuse, le directeur leva ses objections et consentit à officialiser ce qui, pour les autres employés du laboratoire, était déjà un fait acquis.

Plus tard, après que moi aussi j'eus lu la nouvelle de Daniel Keyes, ou plus précisément lorsqu'on m'eut proposé de la lire, je considérai d'un autre œil les événements de l'Île aux Hiboux. Mais au moment où, arrivé au laboratoire, j'écoutai les explications de David, ses paroles (d'ailleurs prononcées avec une politesse sous laquelle il n'essayait même pas de dissimuler son embarras) glissaient autour de moi comme des gouttelettes d'eau sur un fourneau de cuisine allumé. Pour être sincère, l'embarras était réciproque : vu la façon dont il se demandait ce que pouvait bien cacher un journaliste sur les lieux d'une découverte au sujet de laquelle, durant les deux années et demie qui l'avaient suivie, on avait écrit tout et davantage encore, je ne réussissais pas à m'expliquer la raison de ma présence ici, en quête d'un tuyau percé, sauf comme une nouvelle tentative du chef pour me mettre sur la touche. Je sais que dans un reportage il n'y a pas de place pour de telles allusions aux relations professionnelles de l'auteur, mais – comme j'ai l'impression qu'autrement je n'arriverai pas à vous faire comprendre pour de bon ne fût-ce que m'on changement ultérieur d'attitude – je dois courir le risque s'enfreindre les usages. Et puisqu'il faut en passer par là, je préfère y aller franchement, en commençant par le commencement.

Puisqu'il faut un point de départ, chaque fois que je pars en reportage, j'éprouve le sentiment pas forcément agréable que le chef de section m'expédie purement et simplement pour se débarrasser de ma présence, me confiant des missions des plus banales qui se soldent toujours par l'enterrement de l'article que j'ai enfanté au bout de longs et consciencieux efforts. Au début, je ne me suis pas très bien rendu compte de ce qui se passait ; j'attendais toujours qu'on m'appelât, qu'on m'informât si l'article avait été accepté ou non, s'il existait quelque observation, si des rajouts étaient nécessaires ou au contraire des coupures. Mais les jours passaient, je ne voyais dans le journal que les signatures des collègues, j'étais à

nouveau envoyé sur le terrain. Et si je me hasardais à poser une question concernant les résultats de mon travail, le chef trouvait chaque fois un prétexte pour en ajourner la publication, soit en invoquant le bulletin météorologique, soit en me glissant une allusion au dernier coup d'état en Amérique Latine. Les ajournements se prolongeaient d'un report à l'autre, d'un mois à l'autre, et en fin de compte je me voyais obligé de réactualiser les données, à moins de trouver un matin sur le bureau une épreuve sur laquelle le secrétaire de service avait pris soin d'écrire *rejeté* au crayon rouge. Je sortais alors de mes gonds, me précipitais dans le corridor, décidé à présenter ma démission, mais lorsque j'ouvrais la porte du chef et rencontrais son sourire tranquille, je me sentais complètement dérouté et j'étais prêt à accepter même une justification cousue de fil blanc. C'est seulement à présent que je me rends compte que mes articles, en général corrects et écrits convenablement, souffraient de platitude, d'une aridité que j'attribuais aux types de sujets, aux thèmes qui m'étaient confiés, et en aucun cas à mon manque d'habileté à découvrir le filon d'intérêt au cœur d'une montagne de roche grise. Il est vrai que les sujets "juteux," sensationnels de bout en bout, étaient d'emblée attribués à d'autres, à une élite, fait que je considérais comme une profonde injustice. Avec le temps, je me suis résigné ; j'ai continué à remplir mes obligations avec le même sérieux et j'ai laissé de plus en plus rarement les accès de révolte me prendre à la gorge. Cette tranquillité apparente s'est accompagnée toutefois d'une sorte d'apathie professionnelle, d'une extinction de tout intérêt véritable pour ce que je faisais. Le métier en est arrivé à me paraître fade et chaque nouvelle recherche de documentation, chaque conception et rédaction d'une nouvelle copie sont vécus par moi comme un véritable calvaire ; ce qui à vrai dire n'est guère pour bouleverser mes relations avec le chef de service.

Vous imaginerez alors mieux mon état d'esprit durant les minutes de mon premier entretien avec David ; je n'avais pas du tout l'esprit à son exposé, qui en était sans doute à sa centième édition ; surtout que j'avais à maintes reprises et sous maintes interprétations la relation de la grande première. Parfois le voyage en soi réussissait à m'animer, ne fût-ce que par ses vertus touristiques : je faisais connaissance avec d'autres gens, parfois agréables, je découvrais des paysages nouveaux, je visitais des villes et des villages, des lieux et des monuments historiques. Mais cette fois tout me semblait dépourvu d'éclat. Après un vol sans histoires et avec une visibilité plus que médiocre qui ne m'avait permis qu'à de rares moments d'entrevoir la surface sombre et à peine ridée de la mer, j'ai atterri pas très doucement sur l'aéroport improvisé de l'île. J'ai ensuite passé deux heures entières dans une baraque en planches qu'on qualifiait ici avec nostalgie d'aérogare, à attendre un passage, vu que monsieur Klein, quoique prévenu de mon arrivée, n'avait pas jugé à propos d'enfreindre les règlements sur les économies de carburant en envoyant me prendre l'unique véhicule automobile du laboratoire. Bien sûr, quelques jours après l'annonce de la découverte, j'aurais eu droit à un meilleur accueil ; en conséquence, j'ai dû finalement me résigner à parcourir à pied les autres kilomètres ou presque qui me séparaient de l'unique agglomération. D'après les explications abondantes mais quelque peu confuses d'un personnage dont l'uniforme bleu marine s'harmonisait tant bien que mal avec le titre de commandant de l'aéroport, j'ai compris que je ne risquais nullement de m'égarer, étant donné qu'il n'existait qu'une route, sans embranchements, et que les quelques dizaines de constructions qui composaient l'agglomération étaient visibles à l'œil nu juste au premier tournant. Par bonheur, je suis habitué à partir en voyage avec une valise des plus légères ; dans cet équipage, après deux kilomètres de marche, j'en suis venu à réviser substantiellement mes opinions quant à ce qui constitue le strict nécessaire en voyage professionnel. Peut-être serais-je devenu plus radical, stimulé par la monotonie des lieux traversés, si l'aventure ne s'était présentée sous la forme d'une jeep. Le chauffeur a freiné brusquement, la portière s'est ouverte en grinçant et un adjudant m'a fait signe de m'asseoir à ses côtés. J'ai bien entendu accepté, bien que sa figure ne m'ait inspiré ni sympathie ni même confiance ; d'ailleurs, vu l'interrogatoire auquel il m'a immédiatement soumis, j'ai pu déduire que moi non plus je ne lui inspirais pas les meilleurs sentiments. À ce moment-là, j'avais du mal à croire que j'étais vraiment le seul dans cette situation et l'insistance avec laquelle il a continué à m'éplucher jusqu'au hall de l'hôtel a été mise pas moi sur le compte d'une curiosité innée, qui n'avait pas l'opportunité de s'affirmer au sein d'une collectivité indigène aussi isolée, soit sur celui d'obligations professionnelles remplies avec un zèle excessif dû à la rareté des occasions de l'exercer. Sur le point de perdre patience, je lui ai déclaré que mon métier m'avait enseigné à poser moi-même des questions, pas à

répondre à celles des autres, ce qui lui a déplu de façon évidente, le décidant toutefois à me confier à un fonctionnaire corpulent et maussade qui, à ce que j'ai appris plus tard, était à la fois directeur, réceptionniste et portier. L'hôtel n'avait pas plus de vingt chambres ; il ne brillait pas par l'élégance, encore moins par la propreté. Décidé à y rester le moins possible (comme j'étais loin d'être prophète en cette île qui ne paraissait pas n'être qu'à moi !) et puisque j'avais suffisamment de temps jusqu'à l'heure du repas, j'ai laissé ma valise sur place dans le hall et je me suis mis en quête des bureaux administratifs du laboratoire, situé conformément à mes informations dans un édifice des environs. En effet, tout se trouvait à proximité : le restaurant, le magasin, la poste, le club et des maisons en nombre assez réduit. Il ne m'a pas été difficile d'identifier le bâtiment qui m'importait, même sans demander de renseignements supplémentaires (je n'aime guère aborder les passants et je n'en ai même pas rencontré un à cette heure de la journée) : l'enseigne de la société est placée bien en vue et écrite en grande lettres. Quant au bureau du directeur, je l'ai trouvé encore plus facilement, vu qu'il se situe juste en face de l'entrée.

Monsieur Klein m'a reçu aussitôt, avec une jovialité forcée, s'excusant longuement pour le "concours de circonstances indépendantes de sa volonté" qui l'avait empêché au dernier moment d'aller en personne m'accueillir à l'aéroport, ainsi qu'il en avait eu m'intention. Il cherchait bien sûr à sauver les apparences et, avec le minimum d'efforts, à garantir ses chances pour que l'institution qu'il dirigeait apparût sous son meilleur jour. Jamais je ne me suis imaginé qu'un journaliste ferait partie de cette catégorie de personnages qu'on attend avec la fanfare et les fleurs ; j'ai compris assez vite que pas mal de temps avait passé depuis que l'intérêt manifesté par la presse pour le laboratoire s'était éteint et que la perspective de la publication d'un reportage dans un des journaux de la capitale agréait au directeur. Comme je ne me faisais pas trop d'illusions sur les chances de parution de mes productions, j'ai estimé plus honnête de ne pas trop encourager une telle chimère : j'ai laissé entendre à mon interlocuteur que mon déplacement visait des buts purement documentaires, non liés à une concrétisation immédiate. C'est une mesure de précaution nécessaire que j'ai prise ces derniers temps pour prévenir d'éventuelles réclamations de la part de ceux qui croiraient que les minutes gâchées en ma présence n'ont pas été récompensées comme il se doit. Monsieur Klein a pris mes paroles pour une marque de modestie – "Allons, je vous connais, vous autres journalistes." – et il m'a proposé de remettre la visite proprement dite du laboratoire au lendemain, à un moment où je pourrais être guidé par David lui-même, le chef de l'Équipe d'Or qui, au besoin, resterait à ma disposition toute la matinée. Comme on le verra à ce qui suit, il n'a pas été nécessaire ou même possible au fameux savant de perdre autant de temps avec moi ; mais avant de revenir à cet entretien avec David, j'estime opportun de fournir des précisions concernant le laboratoire de l'Île aux Hiboux, les recherches qui y sont menées et la découverte qui, au bout de deux bonnes années, a consacré l'Équipe d'Or, ainsi qu'on la désigne.

Certains d'entre vous, chers lecteurs, savent sûrement qu'à la suite de la Conférence d'Asilomar, en février 1975, de nombreux pays ont donné force de loi aux recommandations qu'y ont adoptées des spécialistes de premier plan en biologie moléculaire quant aux conditions de déroulement des expériences de génie génétique. L'idée essentielle était d'éviter que la modification expérimentale du patrimoine héréditaire des organismes (en particulier des micro-organismes), devenue accessible grâce au perfectionnement des techniques biochimiques de pointe, se soldât par la naissance et la propagation d'organismes nouveaux, capables de causer des maladies et des épidémies encore plus redoutables que celles dont nous a gratifié la nature. Sans entrer davantage dans les détails, je mentionnerai qu'on préconisait que les expériences les plus dangereuses se déroulassent dans des laboratoires ainsi conçus pour que les risques qu'un micro-organisme pathogène s'en échappât fussent pratiquement égaux à zéro : les planches et les parois des édifices devaient être d'une étanchéité parfaite, les accès se faire par des sas et les liquides résiduels et l'air vicié être traités dans des installations spéciales, les travaux s'effectuer dans des espaces isolés à l'aide d'engins manœuvrés à distance et les techniciens porter un équipement protecteur et utiliser obligatoirement des douches à l'entrée et à la sortie. Ces sévères mesures de sécurité physiques devaient s'accompagner d'une rigoureuse protection biologique, consistant principalement en l'utilisation comme matériau d'expérience de micro-organismes tellement transformés dans le sens strict de l'adaptation au milieu de vie artificiel qu'ils n'auraient aucune chance de survivre dans un environnement naturel. Le laboratoire qu'on m'a convié à visiter répond exactement à ces exigences

extrêmes : un fait que j'ignorais encore le jour de mon arrivée, tout comme la série de conditions constituant le degré de sécurité F4-EK3 ou l'existence du Centre de Conférences d'Asilomar en Californie.

LA SUITE DANS LE RECUEIL